

**Fiche technique**

**USA - 2004 - 1h58**

Réalisateur :

**Wes Anderson**

Scénario :

**Wes Anderson**

**Noah Baumbach**

Image :

**Robert Yeoman**

Montage :

**David Moritz**

Musique :

**Mark Mothersbaugh**

**David Bowie**

**J.S. Bach**

Décor :

**Mark Friedberg**

Interprètes :

**Bill Murray**

(Steve Zissou)

**Owen Wilson**

(Ned Plimpton)

**Cate Blanchett**

(Jane Winslett-Richardson)

**Anjelica Huston**

(Eleanor Zissou)

**Willem Dafoe**

(Klaus Daimler)



**Résumé**

Steve Zissou est un documentariste célèbre pour ses films «aventuriers», et son club de fidèles à travers la planète. Son dernier opus est cependant un échec. L'argent commence à lui manquer. Et il a perdu un fidèle compagnon, croqué par un requin jaguar. Décidé à se venger, il monte une expédition avec son équipe habituelle et deux intrus : une journaliste, enceinte, en échange d'une couverture de magazine, nécessaire pour obtenir des fonds. Et un fils sorti de nulle part (enfin si du Kentucky). Alors qu'il gère une famille en plein chaos - sa femme le plaque - et une poursuite du requin tacheté très dangereuse - les pirates attaquent - Steve Zissou s'interroge finalement sur le sens de sa vie.

**Critique**

(...) Peu de gens ont vu **Rushmore**, portrait d'un lycéen papillonnant à l'heure de ses choix. Le film suivant, **La Famille Tenenbaum**, est mieux connu, histoire de trois anciens surdoués incapables de faire le deuil de leurs dons évanouis. Avec ce début de filmographie, une obsession se dessine discrètement : que faire quand l'état de grâce s'en va ou est passé ? Steve Zissou, le néo-Cousteau à bonnet rouge que joue génialement Bill Murray, aborde la dernière ligne droite de sa carrière d'océanographe avec le sentiment de n'être plus que la moitié de lui-même. Son coéquipier de toujours s'est fait dévorer par un mystérieux requin-jaguar lors de la dernière expédition, son aura s'effrite et son épouse (Anjelica Huston) s'éloigne. C'est donc animé d'un esprit de vengeance absurde (contre ledit requin-

jaguar) que le vieux loup reprend la mer, avec son fidèle équipage, mais sans sa femme, pourtant réputée être le cerveau de la bande. A bord du vieux Belafonte embarquent en revanche deux fans de Zissou : une reporter enceinte (Cate Blanchett) et un jeune pilote d'avion candide (Owen Wilson), qui affirme accessoirement être le fils (unique) du commandant. L'une et l'autre sont aimantés par un Steve Zissou fantasmé, légendaire, dont les prouesses subaquatiques les ont fait rêver autrefois. Une image après laquelle l'intéressé court lui-même.

Au diapason de cet élan en marche arrière, Wes Anderson donne une forme savamment naïve à l'aventure, avec la foi de l'écolier. Des combinaisons de bord en Lycra bleu aux fonds marins ripolinés, du matériel de plongée à la flore, tout semble sorti d'un vieux coffre à jouets. La vision en coupe du bateau (avec sauna, cuisine, bibliothèque scientifique...) évoque à la fois une maison de poupées flottante et un labo bricolé par un savant Cosinus de 11 ans dans le placard de sa chambre. Entre les dauphins albinos munis de caméras qui surveillent en permanence la coque du bateau et les diverses bestioles qui apparaissent (crabes berlingots, thon strass, hippocampes multicolores), on nage entre pacotille émouvante et chimères poétiques.

Notre aquacinéaste cultive une loufoquerie blanche, presque plate, reposant sur un sens aigu de la litote et sur le jeu très pincésans-rire des acteurs (à ceux déjà cités, ajoutons Willem Dafoe, en fidèle assistant, et Jeff Goldblum, en rival mimétique de Zissou). Cette loufoquerie - qui risque de laisser certains perplexes - n'est

jamais loin de la tristesse. Rien n'est dramatisé mais tout va plus ou moins de travers, de mal en pis. Les ballades seventies de David Bowie chantées en brésilien par un mousse guitariste ajoutent encore une touche élégiaque. En douce, une quantité de micro-drames se jouent, blessures narcissiques, désillusions affectives ou amoureuses, renoncements, on en passe. Autant de misères qu'un besoin unanime de fraterniser (y compris avec l'ennemi) amortit à peine... Jusqu'à ce que, merveille d'artifice cinématographique, l'océan ne rende à cette humanité désenchantée le spectacle miraculeux de la beauté du monde, et l'extase enfantine qui va avec.

Louis Guichard

*Télérama n° 2878 - 12 mars 2005*

Si l'on compare l'incroyable diversité de la littérature américaine, en ne citant que quelques-uns des meilleurs, aussi différents que le dieu démon tutélaire Thomas Pynchon, le baroudeur halluciné William T. Vollman ou le physicien défroqué Richard Powers, le cinéma US est d'une objective indigence, terre sans contraste ni couleur. La fantastique force égalisatrice de l'argent se vérifie à chaque film sorti, dûment standardisé, des chaînes de montage hollywoodiennes. Le cas Wes Anderson est à cet égard une exception à la règle de l'étiage généralisé, d'autant plus notable qu'elle s'affronte directement au système, puisque le surdoué Anderson depuis **Rushmore**, son second film, est lié peu ou prou à Disney.

(...) Steve Zissou en est le héros paradoxal, vaguement inspiré des aventures de Cousteau. Zissou (Bill Murray au sommet de son art

blasé), marin et cinéaste barbu à bonnet rouge, rame pour maintenir sa carrière à flot. Autour de lui, son équipe se serre les coudes et continue de fabriquer à bord du Belafonte, navire-home studio, de palpitantes explorations subaquatiques qui n'intéressent plus grand monde. Entre Ed Wood et le capitaine Haddock, Zissou, qui n'a pas fait une thune avec ses œuvres depuis des lustres, dépose, via ses aventures et films de plus en plus lamentables, une certaine morale du ratage productif.

L'arrivée d'un fils oublié (Owen Wilson), le départ de sa scientifique de femme (Angelica Huston) au bras de son pire ennemi (Jeff Goldblum) et la pression créée par les questions insolentes d'une journaliste (Cate Blanchett) dont le papier est censé relancer l'intérêt des producteurs et du public, créent les conditions d'un voyage éprouvant.

Le parallèle avec la littérature outre-Atlantique s'impose d'emblée, non seulement parce que le cinéaste est un grand lecteur depuis l'enfance, mais aussi parce que le film semble suivre une logique d'écriture libre, d'un foisonnement que les contraintes du cinéma ne paraissent pouvoir calmer. Tout en suivant le récit linéaire d'une vengeance (la quête prétexte du requin jaguar ayant dévoré Esteban du Plantier, plus ancien collaborateur de Zissou), le film ne cesse de se transformer à vue, au gré d'un coq-à-l'âne un peu ahurissant.

A la fois traversée des registres (héroïco-comique, didactique, merveilleux...) et périple sans boussole dans une aire difficilement mesurable (de Port-au-Patois aux îles Ping), le film s'affole, ne sait plus s'il va vite ou lentement mais

ne s'épuise pas. Le cinéaste joue avec brio de la possibilité d'une ample forme aventurière (hélicoptères, sous-marins, attaque de pirates, abordage d'îles exotiques...), qu'il fait claquer au vent avant de la rétrécir violemment au lavage. Les tempêtes mythologiques tournoient dans un verre d'eau, les marins sont des Playmobil humains dans la coupe transversale du bateau-termitière, l'océan grouille d'amphibiens de fantaisie (dauphins albinos, crabeberlingot, raies roses...), les balles sont (peut-être !) tirées à blanc.

La bande-son accentue cette dérision quand elle emboutit le lyrisme pur des seventies de David Bowie (*Life on Mars*, *Queen Bitch*...) et l'électro-pop naine du thème de Zissou.

Wes Anderson sait habilement naviguer dans le creux des vagues, ayant l'air de ne pas y toucher, de faire au plus simple (caméra à l'épaule, zoom), avant de crever l'écran de superbes travellings latéraux et de mises en place incroyablement sophistiquées. Logique de l'écart qui crée l'émotion et la drôlerie comme chez JD Salinger, l'une des références massives du cinéaste, dont chaque film renvoie secrètement à l'auteur de *Fanny et Zoëy*. Très salingérien par exemple, ce coquillage enfilé dans un fil dentaire mentholé qu'Owen Wilson offre à Cate Blanchet.

La netteté des contours du moindre détail dans le décor (telle cette photo de Jacques Henri Lartigue visible dans trois plans) oblige le spectateur, dans un même mouvement, à se concentrer un maximum et à se perdre sans regret. La sympathie qu'on ressent pour les personnages s'accroît d'autant qu'on devient comme eux, énergu-

mènes, tous attachés à une idée fixe mais incapables de la suivre jusqu'à son terme, emportés par la distraction, les vents contraires, le Campari et l'incohérence échevelée du projet. (...)

Didier Péron

*Libération* - 9 mars 2005

## Entretien avec le réalisateur

(...) *Comment définiriez-vous votre humour ?*

Il y a deux aspects : gags visuels et dialogues. Nous essayons toujours de trouver des réparties inattendues, décalées par rapport à la situation. Nous essayons aussi de développer des scènes très économes, offrant plusieurs niveaux de lecture. On dégrossit chaque séquence en concentrant les informations et les nuances par des moyens poétiques et en y mettant le plus d'imagination possible. Il y a dans le film une ironie caractéristique du New Yorker, le magazine pour lequel Noah travaille. J'ai toujours aimé ça, je le collectionne d'ailleurs. Souvent, nous reprenons des phrases que nous avons lues ou entendues à droite à gauche, en les plaçant dans un nouveau contexte.

*L'une des difficultés pour vous n'est-elle pas le dosage entre réalisme et stylisation ?*

On n'est pas obligé de faire des films de cette façon, on peut en effet choisir le réalisme pur ou l'irréalité absolue. En essayant de mélanger les genres, on prend le risque de ne pas être du tout compris. Des gens rejettent le film d'un bloc, pour d'autres c'est clair tout de suite. Pour moi, le plus important est que le specta-

teur se sente en empathie avec les personnages, tout le film repose là-dessus mais je veux aussi créer ce monde à part, décalé, et donc, hum... délicat (rire).

(...) *Pourquoi Cousteau ?*

C'est de la nostalgie. J'ai grandi en regardant ses émissions à la télé et j'ai toujours eu une admiration pour lui, sa fraîcheur, cette mission un peu folle dont il se sentait investi, sauver la planète du désastre écologique. Au début, il faisait exploser les lagons pour compter les poissons, après il est devenu soucieux de la sauvegarde, prenant conscience que la nature pouvait disparaître à jamais. Je le vois comme un artiste, même si ses œuvres peuvent avoir une forme très étrange. Il a transformé sa vie en une performance continue.

*Votre Cousteau est quand même un peu revu à travers le prisme du bricolage à la Ed Wood.*

Disons que le personnage est au point le plus bas de sa carrière. Cousteau a reçu la palme d'or avec **Le monde du silence**, mais à la fin, il faisait des films en vidéo qui n'avaient pas la même beauté, il n'utilisait plus la Calypso, il avait 80 ans... Les films que j'aime le plus furent diffusés dans les années 70, tournés en 16 mm, notamment une spéciale pour le National Geographic avec Orson Welles comme narrateur.

*Le thème dominant du film, et d'ailleurs de votre œuvre à ce jour, c'est le ratage.*

Quand on réussit quelque chose, c'est simple, on vous donne une récompense et c'est fini. L'échec est plus complexe, intéressant et attirant que le succès. Il y a une

pureté de l'échec. Quand vous essayez de faire quelque chose et que vous n'y parvenez pas, il vous reste ce sentiment d'un effort terrible vers l'accomplissement, c'est fascinant. Dans mon premier film, **Bottle Rocket**, les personnages tentaient un casse et tout partait de travers, ils finissaient en taule et en même temps dans une scène, l'un d'eux s'exclamait : «We did it!» (on l'a fait, on a réussi).

*Avez-vous utilisé une pellicule particulière pour obtenir les couleurs du film ?*

Pour les films documentaires de Steve Zissou, nous avons utilisé des vieux stocks de pellicule Ektakrome inversible qui donne une image à gros grain et fort contrastée. J'ai tellement aimé le genre d'images que nous avons obtenues que j'ai décidé d'appliquer ce chromatisme appuyé à l'intégralité du film. Nous avons donc eu recours à l'étalonnage numérique qui permet de rehausser les couleurs originales.

*Le film est jalonné de chansons de David Bowie. Quel lien avec Cousteau ?*

Ce sont les chansons de David Bowie que je préfère, celles des albums des années 70. Il y a une sorte d'exotisme chez Bowie, l'idée d'un homme isolé perdu dans l'espace *Life on Mars* ou *Space Oddity* et qui ne peut pas facilement communiquer avec les autres. J'ai toujours établi un lien avec Cousteau, le «Captain Planet» égaré lui aussi dans les hautes mers.

*La Vie aquatique est-il une révisitation postmoderne de Moby Dick ?*

**Moby Dick** a été une des références omniprésentes du projet, même si Noah et moi n'en avons jamais parlé ouvertement. On avait cette idée de revisiter une mythologie qui pouvait remonter aux Grecs, Poséidon ou un archétype de chasseur.

*Le nom de Steve Zissou ?*

C'est le surnom de Maurice Lartigue, le frère du photographe et peintre Jacques-Henri Lartigue, que j'aime beaucoup. Zissou était un personnage fantasque, casse-cou, un inventeur. On s'est rendu compte que c'était aussi le nom d'un avocat, et Disney, qui a pris peur, m'a demandé de changer de nom. C'était hors de question. Je crois qu'ils ont fait un deal avec lui. A ma connaissance, personne n'est propriétaire de son nom, non ?

Didier Péron

*Libération – 9 mars 2005*

## Le réalisateur

Après des études à la St. John's High School de Houston, le jeune Wes Anderson obtient une licence de philosophie à l'Université du Texas. Fou de cinéma, il a déjà derrière lui quelques courts métrages et des heures passées avec sa caméra Super 8, mais également un apprentissage précoce du montage. Après avoir refusé l'entrée à l'Université cinématographique de Columbia, il se lance dans l'écriture et la réalisation d'un petit film de moins d'un quart d'heu-

re qu'il développe ensuite en long métrage. C'est ainsi que naît en 1996 **Bottle rocket**, avec Luke et Owen Wilson. Wes Anderson entretient d'ailleurs une relation fidèle avec les frères Wilson. Luke joue dans tous ses films, alors qu'Owen agit à la fois en tant que co-scénariste et comédien. En 1998, le second film de Wes Anderson, **Rushmore**, est ainsi co-signé par les deux hommes. Très bien accueilli par la critique, le film impose son metteur en scène comme l'un des nouveaux espoirs du cinéma indépendant américain.

En 2001, Wes Anderson réalise son troisième film, **La Famille Tenenbaum**, s'offrant pour l'occasion un casting de rêve constitué notamment de Gene Hackman, Anjelica Huston, Ben Stiller et Gwyneth Paltrow. Avec la comédie **La Vie aquatique** (2005), il retrouve son acteur fétiche, Bill Murray, grimé en plongeur dépressif aux prises avec un requin jaguar.

[www.allocine.fr](http://www.allocine.fr)

## Filmographie

longs métrages :	
<b>Bottle Rocket</b>	1996
<b>Rushmore</b>	1998
<b>La Famille Tenenbaum</b>	2001
<b>La vie aquatique</b>	2004

### Documents disponibles au France

Revue de presse importante

**Pour plus de renseignements :**  
tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)